

3 MOTIVATIONS.

Des vacances en Bretagne au tour du monde

Je ne suis pas né en disant que je visiterais tous les pays du monde. Je ne suis pas tombé dans la marmite de potion magique (du voyage) comme Obélix. Ce résultat marque une chaîne de circonstances de plus de 30 ans. Je pourrais avoir réalisé cet objectif incongru en pariant (comme Phileas Fogg dans Le Tour du monde en 80 jours), pour obtenir un suivi médiatique (comme l'anglais Michael Palin), ou pour raisons professionnelles. Rien de tout cela.

Sillonner la planète Terre d'Est en Ouest et du Nord au Sud s'explique par une passion personnelle pour le voyage qui s'est développé petit à petit. Et si je traîne mes baskets sur les routes internationales depuis 3 décennies, cet objectif de fouler le sol de toutes les nations souveraines du globe ne m'est apparu que récemment, à peine 5 ans. Le sédentarisme hexagonal s'est mué progressivement en une mobilité tous azimuts.

Je ne viens pas non plus d'une famille de diplomates ou d'expatriés de multinationales, habitués à changer de pays tous les 3 ans, et profitant de leur séjour dans un endroit pour visiter les états limitrophes. Mes parents travaillaient comme fonctionnaires à Lens (Pas-de-Calais), et restaient très attachés à notre hexagone.

Ma mère se révélait encore plus casanière que mon père. Elle ne parlait aucune langue étrangère. Elle n'a jamais pris l'avion de toute sa vie, n'a jamais mis les pieds hors d'Europe, et elle développait une véritable « phobie pour le passage de frontière ». Aucun psychologue n'a répertorié cette affection, mais maman en avait tous les symptômes. Lorsque nous partions en vacances dans une région frontalière, mon père proposait parfois d'aller visiter une ville hors de l'hexagone. Commençaient alors de longues discussions avec ma mère pour la convaincre. Elle posait ses conditions : un jour de semaine, pas plus de 4 heures hors de France, pas de repas ou nuitée à l'étranger, faire le plein de la voiture etc.... Et mon père acquiesçait. Une fois, alors que nous étions au pays basque, nous avons fait une incursion en Espagne, dans le petit village d'Echalar. Maman était pâle, parlait peu, ne se sentait pas dans son assiette. Même topo en allant à Genève depuis Annecy, alors que la Suisse ne présente pas de risque et qu'on y parle français. En 1984, nous étions en vacances dans les Vosges près de Colmar, et je propose d'aller visiter Freiburg en Allemagne, situé à une heure de route. Ma mère se laisse convaincre avec difficulté. Mais, à peine passée la frontière, la Citroën GS tombe en panne. Il faut appeler une dépanneuse et la remorquer dans un garage allemand. Panique générale chez ma mère. Elle suffoque et répète sans cesse : « je le savais, on n'aurait pas dû venir en Allemagne ». On essaie de la rassurer, de lui expliquer que l'Allemagne

est un pays civilisé, que les garagistes allemands s'y connaissent en mécanique, que je parle allemand. Elle finit par se tranquilliser un peu. Mais la panne est sérieuse, et le mécanicien annonce que la réparation durera jusqu'au lendemain. Il faut donc dormir à Freiburg, dans une ville étrangère entouré de gens étrangers parlant une langue étrangère. C'en est trop pour ma mère. Elle explose : « Jo, il est hors de question que je dorme en Allemagne. On rentre en France ! » Quand on sait que l'Alsace côté français a la même architecture que l'Allemagne, que les Alsaciens parlent un dialecte allemand plus que le français, cette attitude de ma mère peut faire sourire. Mais devant cette crise de phobie, mon père obtempère. Nous prenons plusieurs taxis, assez chers, pour revenir à notre location en Alsace. Et nous partirons récupérer la voiture le lendemain. Au moment-même où nous passons la frontière en sens inverse, le visage de ma mère commence à reprendre des couleurs, sa respiration se fait plus régulière. Ouf, douce France !

La « frontiérophobie » de ma mère a quand même une explication pertinente, remontant à l'époque où elle s'est mariée avec mon père. Cette année-là, 1960, mon père propose à sa jeune épouse d'aller passer leur lune de miel en Espagne en itinérant et en camping. Mais il eut la fausse bonne idée d'y aller en voiture avec un couple d'amis à lui. Après quelques jours de voyage, alors qu'ils ont déjà dépassé Madrid, les goûts des deux couples diffèrent radicalement. Des discussions interviennent sur la répartition des tâches, le budget. Le ton monte, et c'est la rupture. Chaque couple suivra sa route. La voiture appartient aux amis, qui partent visiter le sud de l'Espagne en hôtel, alors que mes parents restent à pied avec tout le matériel de camping qui leur appartient. Ils doivent renoncer au voyage de nocces et rallier la France en 30 heures de train, traînant les lourdes malles et l'équipement de camping. Un calvaire qui créera un traumatisme durable chez ma mère et sa « frontiérophobie ». Donc, un bon conseil, si vous partez en voyage de nocces, oubliez la famille et les amis, partez à deux, et seulement à deux !

De ma mère à moi, le chromosome du voyage a dû subir une mutation, car pour ma part, tout passage de frontière génère du plaisir, voire de l'excitation. Découvrir un nouveau pays, une nouvelle langue, une nouvelle culture, un nouveau climat, tout un programme alléchant. Je peux changer de mode de transport, de climat, de partenaire de voyage avec facilité.

Avec mes parents, nous partions chaque année, toujours en juillet, et toujours en Bretagne ou à Noirmoutier. Le trajet en voiture durait 7 heures, une véritable aventure pour moi. Avec mes frères, nous jouions au « jeu des plaques d'immatriculation » à deviner les départements d'origine des voitures. Nous ne traversions qu'un quart de notre hexagone, j'avais 7 ou 8 ans, et déjà

je m'émerveillais des différences qu'il y avait entre les régions de France. Entre le Nord, la Normandie et la Bretagne, le climat change, les paysages, l'architecture, même l'accent. En Bretagne, ils disaient « dame, oui » alors que nous les Nordistes, comme tout le monde le sait depuis « Bienvenue chez les Chtis », on dit « ouais, hein ! ». A l'époque, avant la construction du pont, on reliait l'île de Noirmoutier par une chaussée submersible appelée le « Gois ». On ne peut passer qu'à marée basse. Et si on s'y engage trop tard, la voiture peut être emmenée par les flots, et il faut vite nager vers un des refuges installés tous les kilomètres. Une fois, nous fûmes pris dans des embouteillages à Rouen, et nous arrivâmes trop tard à Fromentine, l'entrée du Gois. Les rares hôtels étaient pris d'assaut en ce début juillet. Mon père annonce : « On va devoir attendre 7 heures. Il faut dormir dans la voiture ». Enfin l'aventure. Je m'installai contre une fenêtre pour regarder la marée monter puis descendre. Puis nous nous engageâmes sur la chaussée encore ruisselante des embruns, avec une sensation d'être Moïse ou l'homme de l'Atlantide.

A peine âgé de 10 ans, je me passionnais pour la géographie et la cartographie. Je récoltais toutes les cartes que je pouvais et les accrochais sur les murs de ma chambre, passant des heures à scruter chaque montagne, ville, rivière, péninsule, île. Je commençais par la carte de France, puis d'Europe, puis des Etats-Unis, puis du monde, puis je m'achetais un globe terrestre lumineux. Quelques années plus tard, je connaissais toutes les capitales du monde. Et lorsque j'étudiais en classe prépa HEC à Louis-Le-Grand, un de nos passe-temps favoris pour décompresser dans le dortoir était le « jeu des capitales ». On commençait niveau 1 par Italie ou Belgique, et on finissait niveau 5 par le Malawi, le Surinam ou le Tuvalu. Nous exercions ainsi notre mémoire tout en améliorant notre culture générale. Et nous voyagions avec exaltation sur un territoire d'un mètre carré, le planisphère mondial IGN.

Les langues vivantes constituèrent vite une autre passion qui allait doucement me conduire au voyage. J'excellais en anglais et en allemand. Très actif à l'oral, je m'intéressais aussi aux pays étudiés, et j'étais partant pour le moindre séjour linguistique.

C'est comme cela qu'en 1980, je partis une semaine en Allemagne dans le cadre d'un échange inter-lycées. Quelle expérience incroyable pour moi ! Premier séjour hors de France, sans mes parents, immergé dans une autre culture. Le séjour se déroule à Gifhorn, à côté de Hanovre, dans le nord de l'Allemagne. Famille d'accueil idéale. Le père parle avec moi, la mère m'emmène partout. Le fils me présente ses amis. Nous nous déplaçons à vélo. J'assiste aux cours du « Gymnasium » (lycée) dans la langue de Goethe. Le premier jour, flattés d'avoir un « petit Français » à la maison, toute la famille et

les amis se réunissent pour me poser des questions : « Comment est ta vie en France ? Quelles sont tes premières impressions sur l'Allemagne ? » Avec mes 2 années d'allemand scolaire, j'essaie de répondre au mieux. Les questions se font plus complexes : « Que penses-tu du mur de Berlin ? de la Guerre Froide ? du boycott américain des Jeux Olympiques de Moscou ? ». Je reste interdit un moment. Je n'ai que 15 ans, pas très à l'aise avec mon niveau d'allemand scolaire, et pas très pointu en géopolitique. Mais je vois tous ces gens tellement impatients de connaître mon avis sur ces sujets. Je me lance et réussis à m'expliquer sur ces sujets épineux en mélangeant allemand, français, anglais, gestes avec les mains. Je venais de franchir un grand pas dans ma future vie de globe-trotter, car communiquer est essentiel quand on voyage au long cours.

Pendant mon adolescence, je voyageais surtout par procuration. Un professeur du lycée Condorcet de Lens m'a vraiment marqué, Daniel BEGUIN, agrégé d'histoire-géo. Il n'avait pas beaucoup voyagé, mais possédait une capacité de narration exceptionnelle. On buvait ses paroles lorsqu'il nous emmenait en URSS encore communiste, au Brésil en voie de développement ou dans la si lointaine Australie.

Par la suite, je demandais plusieurs fois à mes parents de m'envoyer dans un pays anglophone, mais pas en Angleterre où les familles « british » avaient la réputation de ne pas bien traiter les « froggies » et de ne pas leur donner à manger.... J'aurais voulu aller aux « States » tester le rêve américain. Mais mes parents n'avaient pas les moyens pour un tel séjour, et de surcroît ils comprenaient mal mon engouement pour les séjours linguistiques.

Je dus donc attendre mon bac pour que mes parents m'offrent un séjour d'un mois en Irlande. Quelle joie, quelle excitation ! Cours d'anglais le matin, activités sportives ou culturelles l'après-midi, et hébergement dans une famille irlandaise. Avec la famille, il fallut que je mette les choses au point assez vite, car avec ce qu'ils me donnaient à manger, j'aurais terminé rachitique en un mois. Les cours avec une enseignante réellement anglophone et réellement mignonne me firent comprendre que pour bien apprendre une langue, il faut voyager à l'étranger. Une motivation de plus. De plus, ce fut la première fois que je pris l'avion. Percer les nuages pour voler en altitude, survoler les côtes rocheuses de l'Irlande, atterrir à Dublin. Entre le plateau-repas, le sourire de l'hôtesse de l'air, et la descente par la passerelle sur le tarmac de Dublin, je me sentis comme une star hollywoodienne. La magie de l'avion m'avait envahi. A Dublin, en dehors des cours et activités, nous jouissions d'une grande liberté, et j'en profitai pour arpenter les rues de Dublin. Stephen's Green et O'Connell Street n'avaient plus aucun secret pour moi.

Côté lectures, j'étais fan de Tintin et d'Astérix, tous 2 grands voyageurs devant l'Éternel. Comme beaucoup de Français, je découvris l'Espagne au travers d'« Astérix en Hispanie » et l'Amérique du Sud dans « Tintin et le temple du Soleil ». Mon auteur préféré resta longtemps Jules Verne avec « Les enfants du capitaine Grant » qui m'emmena aux confins de la Patagonie, « 20.000 lieues sous les mers » qui me fit plonger dans l'univers subaquatique, « Voyage au Centre de la terre » qui m'entraîna dans un monde imaginaire souterrain, et le fameux « Tour du Monde en 80 jours » qui me permit de voyager autour du globe.

Côté télévision, je ne manquais pas un épisode des aventures du Commandant Cousteau et de sa Calypso. J'avais une attirance particulière pour les traversées maritimes, les îles lointaines et la plongée sous-marine alors que je vivais entouré de chevalements et de terrils en plein cœur du pays minier. Et je ne manquais pas une émission de voyage ou d'aventure : « Ushuaïa », « Faut pas rêver », « les Trains pas comme les autres » ... Nicolas HULOT s'imposa rapidement comme modèle pour moi au point que je lus ses mémoires pour savoir comment il était devenu animateur-voyageur-aventurier-sportif de l'extrême. Le chanteur Antoine aussi me faisait rêver. Vivre éternellement en vacances sur un voilier à sillonner les mers chaudes, en sortant un disque ou un livre par an. Un exemple à suivre.....

J'assistais également aux conférences « Connaissance du monde » ou des aventuriers solitaires ou en famille traversaient un pays dans toutes ses longueurs, et livraient un film réussi, montrant la facette non touristique des contrées visitées. Et j'adorais l'après-projection où le conférencier répondait aux questions du public. J'en avais toujours quelques-unes, et je ne manquais pas de penser qu'un jour je pourrais me retrouver sur la scène....

En 1982, le Bac en poche, je quitte Lens et ma famille pour aller étudier à Paris, à Louis-le-Grand. En classe prépa HEC, on bosse et on bosse et on bosse. Donc pas le temps de voyager. Mais je cultive mon goût des langues et de la géographie. On me surnomme « kamikaze » et je suis chargé de poser une question provocatrice et humoristique à chaque professeur à chaque cours. De quoi améliorer mon assurance. Et comme j'arrive souvent avec un peu de retard au premier cours du matin, toute la classe m'accueille en criant « touriiiiiste ». J'étais prédestiné aux voyages !

Par la suite, j'intègre l'ESCP (alias Sup de Co Paris). A la capitale, encore plus dans le milieu des écoles de commerce, tout prend une tournure internationale. Les Parisiens se déplacent beaucoup, et ils ont sous la main tous les ingrédients nécessaires au voyage : aéroports, ambassades, offices de

tourisme, librairies spécialisées, magasins d'équipement de camping et trekking. Restait à trouver les finances pour réaliser mes rêves. A l'ESCP, je multiplie les « petits jobs » de la Junior Entreprise pour me constituer une cagnotte : inspection de stations-service, pesage dans des boucheries, questionnaires dans la rue etc.... Sur le campus de l'ESCP, il y a des associations culturelles et sportives : golf, théâtre, gala.... Pour ma part j'entre à TRAVELS AND TREKS, une agence de voyage interne à l'école. L'activité principale consistait à vendre des billets de trains à l'ancienne: calcul de distance, recherche du tarif sur barème, réservation téléphonique, remplissage manuel des billets. Nous percevions des commissions qui alimentaient ma cagnotte, mais je me lassai vite de la routine de la vente de billets. Devenu président de l'association, je lance des voyages sportifs (descente de l'Ardèche en canoë, traversée de la Corse à pied sur le GR20...) ou culturels (carnaval de Venise, Amsterdam à vélo, Grèce antique...). Je fais connaissance de Jean-François, un camarade de promo assez timide, mais diplômé de l'Ecole de voile des Glénans. Chaque année en mai, des groupes de 8 à 10 louent des voiliers pour réaliser des croisières d'une semaine. Avec mon ami Jean-François alias « skipper », je peux aussi louer un bateau avec des copains. Vendée, Côte d'Azur, Corse, puis Croatie. Ces croisières avaient un vrai parfum d'aventure. On regardait sur les cartes marines comment éviter les récifs et les hauts fonds, on mouillait l'ancre dans des criques sauvages, on se baignait en se jetant du pont du bateau. Tout un programme.

Ce qui m'a donné irrémédiablement le virus du voyage, c'est le stage de steward à Air France que j'ai réalisé à l'été 1984. J'avais à peine 19 ans et je me retrouvais à travailler sur long-courrier (vols de plus de 3 heures), à voyager en étant payé. Une partie de mes émoluments financera mes études, une partie ira à la « cagnotte voyages ». Me voilà donc propulsé à coup de jet vers des contrées lointaines : Egypte, Kenya, Réunion, Maurice, Canada, Etats-Unis. A l'époque les « rotations » d'équipage avaient du « mou ». On passait parfois 2 à 5 nuits à destination, tous frais payés et dans des hôtels de luxe. J'en profitais pour visiter le plus possible: pyramides du Caire, safari près de Nairobi, cirques de la Réunion, planche à voile et ski nautique à l'île Maurice. La plupart de mes amis faisaient des stages en usine ou en magasin, et je me rendais compte de la chance que j'avais. Tout me plaisait, vols, décalage horaire, contact client, changements de langue, de monnaie, de gastronomie, de culture, de paysages....

Rien d'étonnant à ce que je me spécialise rapidement dans le tourisme au niveau professionnel. En 3^e année d'ESCP, je choisis les options « Marketing » et « Tourisme et Loisirs », et j'effectue tous mes stages dans le tourisme et les

transports : Club Med, SNCF.... Par la suite, je complète ma formation par un Master en Tourisme à Bournemouth en Angleterre et à Heilbronn en Allemagne.

Diplôme en poche, je réussis à me faire embaucher dans une compagnie aérienne (UTA, par la suite absorbée par Air France), et je dois attendre un an pour avoir le droit aux GP, ces billets d'avion à 90% de réduction réservés aux personnels aériens. Hélas, suite à un désaccord avec mon chef (j'étais un peu rebelle et n'acceptais pas les ordres stupides), je démissionne, et dois abandonner le rêve des GP. Mon seul voyage avec UTA aura été Mulhouse, pour y installer un système informatique !

J'intègre ensuite la SNCF, qui proposait des carrières intéressantes. Un salaire appréciable, et le train en 1^{ère} classe comme avantage en nature. Gratuité en France, et fortes réductions ou gratuités en Europe. Je sillonne la France avec ma femme Isabelle pendant les week-ends : Reims, Rouen, Toulouse, Bordeaux, Marseille, Strasbourg.... Et pendant les vacances, nous nous lançons à l'assaut de l'Europe à coup de TGV et trains-couchettes: Espagne, Autriche, Scandinavie....

A la fin des études, j'envisage de réaliser un tour du monde. Mais le compte en banque avoisine le zéro. Isabelle me dit alors : « il vaut mieux qu'on travaille une année ou deux pour économiser. On partira après ». ERREUR. Une fois qu'on met le doigt dans l'engrenage de la vie active, il devient quasi impossible d'en sortir. Nous voyageons quand même, mais pas très baroudeurs. Avec nos deux salaires de cadre, nous entrons dans la catégorie des « DINK » (Double Income No Kid) qui peuvent s'offrir de beaux voyages vers des destinations exotiques. Alors nous profitons : Sri Lanka, Mexique, Guatemala, Thaïlande. Nous prenons souvent la formule « circuit aventure » chez Nouvelles Frontières, système de voyage organisé où on loge dans des Guest Houses ou en camping. Pourtant je reste bien loin du look aventurier avec mes T-shirts roses Key West et mon string jaune fluo (à la mode dans les années 90) dans lequel j'adore prendre le soleil à la plage.

Puis nous décidons d'avoir des enfants, et pendant quelque temps, il faut réduire le rythme. On voyage moins loin, moins longtemps, dans des pays plus sûrs : USA, DOM TOM... En 1993, j'organise dans le cadre de la SNCF le « raid Paris-Pékin », un périple d'un mois à travers Europe, Russie et Chine en prenant le fameux Transsibérien. Ce sont des équipes de 2 étudiants accompagnés d'un jeune cadre SNCF, et bien sûr je fais partie du périple.

1994. Isabelle et moi nous nous séparons. Elle obtient la garde de nos 2 enfants, Tristan et Quentin, encore tout petits. Je suis sous le choc. Je vois

même la vie en noir pendant quelques semaines. Mais je me rends compte de la liberté retrouvée malgré moi. Et, sans enfant à la maison, une occasion de reprendre les voyages à bon rythme.

En 1995, je prends un congé sabbatique pour réaliser un tour du monde. En train, car je travaille à la SNCF et j'ai pris le goût des aventures ferroviaires sur le Transsibérien. Un périple d'un an sur les rails de l'aventure qui scelle mon destin de grand voyageur, et qui me donne l'occasion d'écrire mon premier livre « Le Tour du monde en Train », publié au Cherche Midi en 1999.

Par la suite, je vais réaliser 10 tours du monde, seul, en couple ou en famille : 1995, 1998, 2000, 2003, 2005, 2008, 2011, 2014 (2 fois), et enfin 2015.

Pendant ce temps, je tiens à jour une liste des pays visités. Mais ce n'est que lorsque je passe le cap des 100 (soit plus de la moitié des états souverains) que je commence à caresser l'idée de terminer de visiter tous les pays du monde. Je trouve un livre écrit par l'Américain John CLOUSE qui a réussi cette prouesse, et décide de me lancer un challenge personnel, visiter toutes les nations indépendantes de la planète. Pour cela, il faut de solides connaissances en géopolitique, et un suivi scrupuleux de l'actualité internationale. Les 25 dernières années ont vu naître bon nombre de nouveaux pays. La chute du mur a entraîné des mouvements d'indépendance en série, qui obligent à actualiser en permanence la liste des pays. A partir de 1991, on assista au démantèlement de l'URSS (+14 nouveaux pays de l'Estonie au Tadjikistan), puis de la Yougoslavie (+7 pays de la Slovénie au Monténégro), la Tchécoslovaquie s'est divisée en 2. Et fait plus rare, les 2 Allemagnes ont fusionné (-1 sur la liste). Par la suite, on vit la création de la Palestine, du Timor Oriental, et plus récemment du Sud Soudan. La géographie bouge constamment, pour mon plus grand plaisir.

Compléter la visite de tous les pays du monde relève donc d'un défi personnel, mais aussi de la logique du collectionneur. Certains collectionnent les timbres, les voitures anciennes, les canards en porcelaine. Alors pourquoi pas les pays ? Une collection qui prend du temps, de l'argent, de l'énergie, oblige à de nombreux déplacements, et comporte quelques risques sécuritaires ou sanitaires...

Je me sens un peu comme les « Conquistadores » espagnols et portugais du 16^e siècle qui voulaient toujours découvrir de nouveaux territoires. Avec de sérieux avantages sur eux : l'avion, internet, la carte de crédit...et le vaccin contre la fièvre jaune.